



Descriptif des lectures et activités
Première ES
Session 2019

Nom :

Prénom :

Ce descriptif contient 4 séquences.

SEQUENCE N°1	
Espace textuel et Espace éducatif	
Objet d'étude : La Question de l'homme dans l'argumentation du XVIème siècle à nos jours	
Problématique : Les lieux d'éducation influencent-ils l'apprentissage ? Comment l'architecture du texte transcrit-elle les préoccupations naissantes du lieu d'apprentissage ?	
Lectures analytiques Groupement de textes	<p>-Rabelais, <i>Gargantua</i>, description de l'Abbaye de Thélème chap 53 : « le bâti était de forme hexagonale...de descriptions détaillées de la terre »</p> <p>-Molière, <i>l'Ecole des femmes</i>, acte I scène 1 : « Une femme stupide est donc votre marotte ?... J'y consens »</p> <p>-Rousseau, <i>Emile ou de l'Education</i>, 1762 : livre second « Non seulement ces exercices continuels...étourdis ou prudents »</p> <p>-Zola, <i>Travail</i>, 1901, « Puis il quitta les ateliers... sera l'unique loi de la cité future »</p>
Lectures analytiques œuvre intégrale : Jeannot et Colin, Voltaire, 1764	<p>- début... « toute la pompe de sa gloire »</p> <p>- « le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur... sous quelle latitude on se trouve »</p>
Activités complémentaires :	<p>-Groupement de textes :</p> <ul style="list-style-type: none"> • François Rabelais, <i>Pantagruel</i>, Livre II, chapitre 8 (1532). • Victor Hugo, « À propos d'Horace », <i>Les Contemplations</i>, Livre 1^{er}, poème 13 (1855). • Charles Péguy, « De Jean Coste », <i>Les Cahiers de la Quinzaine</i> (1902). • Albert Camus, <i>Le Premier homme</i> (1994, publication posthume). <p>-travail autour de l'architecture scolaire en collaboration avec le CAUE 78 : quel bâtiment idéal pour apprendre ?</p> <p>-une source d'inspiration de Zola : Godin, <i>Raisons sociales</i></p>
Lecture cursive	Le cercle des poètes disparus, N.H. Kleinbaum, 1991
Histoire de l'art ;	Histoire de l'architecture scolaire à travers la ville de Mantes. La place du lycée Jean Rostand.
Activité(s) et lecture(s) personnelles	

Muses et Orphées noirs

Représentation de la figure noire en poésie

Problématique : En quoi la poésie cristallise-t-elle un regard extérieur et/ou intérieur sur la figure noire ? En quoi nos poèmes expriment-ils la quête d'une identité ?

Lectures analytiques GT	<p>-<i>Les Plaintes d'Acante</i>, « Beau monstre de Nature... » Tristan l'Hermitte, 1634 -<i>La belle Egyptienne</i>, George de Scudéry -<i>La Belle Dorothée Petits poèmes en prose</i>, Baudelaire, 1869. -Léon G. Damas : Solde in <i>Pigments</i>, 1937 -Aimé Césaire, fragment de <i>Cahier d'un retour au pays natal</i> « Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé... et sa vigueur marine », 1939 -Birago Diop, Souffles, <i>Leurres... et lueurs</i>, 1925-1960</p>
Activités complémentaires :	<p>-définition du mouvement de la Négritude. -mise en lien du corpus avec une histoire de l'esclavage -corpus sur le blason noir : - « la Chevelure » de Baudelaire - « Femme nue femme noire » de Senghor - sonnet 183 Ronsard, les Amours -réflexion sur la portée et le rôle de la parole du poète à partir d'une citation de Victor Hugo tirée de la préface des Contemplations : « Quand je vous parle de vous, je vous parle de moi ».</p>
Lecture cursive	Anthologie : 90 poèmes classiques et contemporains chez Magnard
Histoire de l'art ;	<p>- réflexion sur le pouvoir de la musique pour exprimer une dénonciation: - Strange fruits Billie Holliday, 1939 - I've never go back to Alabama J.B Lenoir 1965 - sortie facultative au théâtre : Noire, collectif 71 le 11 avril 2019 - présentation d'une œuvre iconographique</p>
Activité(s) et lecture(s) personnelles	

Le Roman : une vision stéréotypée du monde ?

Objet d'étude : Personnage de roman et vision du monde XVIIème à nos jours.

Problématique: Dans quelle mesure les personnages de roman peuvent-ils devenir « les miroirs » de leur époque ; ne contribuent-ils pas à une représentation stéréotypée du monde?

<p>Lectures analytiques œuvre intégrale Mont-Oriol, Guy de Maupassant (1887)</p>	<p>-la comédie de la maladie : première partie, chap IV : « Oriol s'arrêtant en face de lui demanda... et les trois hommes se serrèrent la main pour sceller le marché conclu ». -le combat commercial : première partie, chap VIII : « Andermatt enleva une chaise et la plaça en face de son armée... trois des figurants applaudirent. » -de l'amante à la mère : deuxième partie, chap VI : « Alors, plus même que le soir où elle s'était sentie tellement seule... mais qui saura du moins cacher à tous ses larmes »</p>
<p>Lectures analytiques GT</p>	<p>-Mme de Lafayette, La Princesse de Clèves, portrait de Melle de Chartres. -Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932 -Camus, l'Étranger, le meurtre, 1ère partie chap 6</p>
<p>Activités complémentaires :</p>	<p>-genèse du roman, trois extraits de textes de Maupassant (articles et lettres) -histoire du héros de roman ; réflexion sur la notion de stéréotype et de ses transformations. -groupement de textes sur la naissance du capitalisme : -Zola, <i>Au Bonheur des dames</i>, 1883 -Zola, <i>la Curée</i>, 1871 -Maupassant, <i>Bel-ami</i> , 1885</p>
<p>Histoire des arts; Analyse d'affiches publicitaires</p>	<p>Analyse de quatre affiches publicitaires contemporaines de l'écriture de Mont-Oriol pour des stations thermales (auteurs non identifiés), pour voir leur évolution. -Guillon 1877 -Luchon 1882 -Enghien 1887 -Luxeuil les Bains 1890</p>
<p>Activité(s) et lecture(s) personnelles</p>	

SEQUENCE N° 4	
Monstres au théâtre ?	
Objet d'étude	Texte et représentation
Problématique : Comment le théâtre rend-il visible la monstruosité ? Dans quelle mesure cela sert-il une fonction morale de l'art dramatique ?	
Lectures analytiques œuvre intégrale : Camus, Les Justes, collection Folio théâtre	- acte I : Entrée en scène de Yanek ; « on sonne. Deux coups puis un seul... je suppose qu'il faut prévenir le portier ? » - Acte II : Echec de l'attentat : « Kaliayev, égaré : Je ne pouvais pas prévoir...j'obéirai à l'Organisation » - Acte III : une scène d'amour : « Dora : il y a trop de sang... Kaliayev : tais-toi, Dora »
Lectures analytiques GT	- <i>Horace</i> , Acte IV scène 5, Corneille, 1640 : le fratricide - <i>Ubu Roi</i> , Alfred Jarry la scène d'exécution des nobles
Activités complémentaires	-Eléments de contextualisation des <i>Justes</i> (contexte d'écriture et contexte de l'argument théâtral) -La question du meurtre politique dans les <i>Justes</i> . -Analyse des propositions de mises en scène : comment mettre en scène la monstruosité ? (photogrammes joints) ► Extraits des <i>Justes</i> mes Guy-Pierre Couleau (théâtre de l'Athénée, 2008) ► extraits de mises en scène d' <i>Ubu Roi</i> -extraits de la mise en scène de Jean-Louis Crinon (2012)
Lectures cursives	Alfred Jarry, <i>Ubu Roi</i> , 1899 (quelles autres armes sont proposées ici pour interroger le pouvoir?) Albert Camus, <i>Les Meurtriers délicats</i> , 1948 in La Table Ronde, texte préfigurant le chapitre du même nom dans <i>l'Homme révolté</i> .
Représentations proposées aux élèves pour favoriser leur réflexion sur la mise en scène	Sorties obligatoires : - <i>Descendre du cheval pour aller cueillir des Fleurs</i> , création 2018 de la Compagnie sans la nommer, présentée au Collectif 12 -Diffusion de la mise en scène 2018 de <i>Lucrece Borgia</i> par Denis Podalydès au cinéma CGR de Mantes la Jolie Sorties facultatives : -Noire, Collectif 71, au Collectif 12 -Sainte forêt Compagnie Kygel au collectif 12
Lectures et activités personnelles	

Ce descriptif contient 4 séquences et 23 textes.

Signature de l'enseignant

Signature du Proviseur

Séquence 1

Espace textuel et espace éducatif

Un groupement de 4 textes et
une œuvre intégrale : « Jeannot
et Colin » de Voltaire

Lectures analytiques

Séquence 1

Gargantua, chapitre 53
Comment fût bâtie et dotée l'abbaye des Thélémites
1535

Le bâtiment était de forme hexagonale et conçu de telle sorte qu'à chaque angle s'élevait une grosse tour ronde mesurant soixante pas de diamètre ; elles étaient toutes semblables par leur taille et leur structure. La Loire coulait au nord et sur sa rive se dressait une des tours baptisée Artique ; la suivante en allant vers l'Est, Bel-Air ; l'autre après Antarctique ; l'autre ensuite, Occidentale et la dernière Glaciale. Il y avait entre chaque tour un espace de trois cent douze pas. Tout l'édifice comportait six étages en comptant les caves souterraines. Le second était voûté en anse de panier et tout le reste était plaqué de gypse et des Flandres, en forme de culs-de-lampe ; le toit , couvert d'ardoise fine, se terminait par un faîtage de plomb représentant de petits personnages et animaux, bien assortis et dorés. Les gouttières saillaient du mur entre les fenêtres, peints en diagonales d'or et d'azur, jusqu'à terre où elles aboutissaient à de grands chéneaux qui conduisaient tous à la rivière, en contrebas du bâtiment.

Celui-ci était cent fois plus magnifique que Bonnavet, Chambord ou Chantilly car il comptait neuf mille trois cent trente-deux appartements chacun comportant arrière-chambre , cabinet, garde-robe, oratoire et donnant dans une grande salle. Entre chaque tour, au milieu du corps de logis, se trouvait un escalier à vis interrompue dont les marches partie en porphyre, partie en pierre de Numidie, partie en serpentine étaient longue de vingt-deux pieds ; leur épaisseur était de trois doigts, et on comptait douze marches entre chaque palier. A chaque palier, il y avait deux belles arcades à l'antique par lesquelles entrait la lumière et qui donnait accès à une loggia à claire-voie, de la même largeur que la vis. Celle-ci montait jusqu'au-dessus du toit et là, se terminait par un pavillon. Par cette vis on accédait, de chaque côté, à une grande salle, et des salles aux appartements.

De la tour Arctique à la tour Glaciale se trouvaient de grandes bibliothèques en grec, en latin, en hébreu, en français, en italien et en espagnol, répartis sur les différents étages, selon les langues.

Il y avait au centre une merveilleuse rampe qui s'ouvrait à l'extérieur de l'édifice par un arceau large de six toises. Sa structure et sa capacité étaient telles que six hommes d'armes, la lance à la cuisse, pouvaient monter ensemble, de front, jusqu'au faîte du bâtiment.

De la tour orientale à la tour Antarctique s'ouvraient de belles et grandes galeries, toutes peintes de fresques représentant d'antiques prouesses et de descriptions détaillées de la terre.

L'Ecole des femmes Acte I scène 1
Molière

<p>CHRYSALDE Une femme stupide est donc votre marotte [8] ?</p> <p>ARNOLPHE Tant, que j'aimerais mieux une laide, bien sotté, Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.</p> <p>CHRYSALDE L'esprit, et la beauté...</p> <p>ARNOLPHE L'<u>honnêteté</u> suffit.</p> <p>CHRYSALDE Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ? Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi, 110 D'avoir toute sa vie une bête avec soi, Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée La sûreté d'un front puisse être bien fondée ? Une femme d'esprit peut trahir son devoir ; Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir ; 115 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire, Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.</p> <p>ARNOLPHE À ce bel argument, à ce <u>discours</u> profond [9] , Ce que Pantagruel à Panurge répond. Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotté ; 120 Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte, Vous serez ébahi, quand vous serez au bout, Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout [10] .</p> <p>CHRYSALDE Je ne vous dis plus mot.</p> <p>ARNOLPHE Chacun a sa méthode. En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode ;</p>	<p>Je me vois riche assez, pour pouvoir, que je croi, Choisir une moitié, qui tienne tout de moi, Et de qui la soumise, et pleine dépendance, N'ait à me reprocher aucun bien, ni naissance. Un air doux, et posé, parmi d'autres enfans, Dans un petit couvent, loin de toute pratique [12] , Je la fis élever, selon ma politique, C'est-à-dire ordonnant quels soins on <u>emploierait</u>, Pour la rendre idiote [13] autant qu'il se pourrait. Dieu merci, le succès a suivi mon attente, Et grande, je l'ai vue à tel point innocente, Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait, Pour me faire une femme au gré de mon souhait. Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure À cent sortes de monde est ouverte à toute heure, Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir, Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir ; Et pour ne point gêner sa bonté <u>naturelle</u>, Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle. Vous me direz "pourquoi cette narration ?" C'est pour vous rendre instruit de ma précaution. Le résultat de tout, est qu'en ami fidèle, Ce soir, je vous invite à souper avec elle : Je veux que vous puissiez un peu l'examiner, Et voir, si de mon choix on me doit condamner [14] .</p>
--	---

Rousseau
Emile ou de l'Education, Livre second
1762

Non seulement ces exercices continuels, ainsi laissés à la seule direction de la nature, en fortifiant le corps, n'abrutissent point l'esprit ; mais au contraire ils forment en nous la seule espèce de raison dont le premier âge soit susceptible, et la plus nécessaire à quelque âge que ce soit. Ils nous apprennent à bien connaître l'usage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnants, l'usage des instruments naturels qui sont à notre portée et qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre et sous les yeux de sa mère, lequel, ignorant ce que c'est que poids et que résistance, veut arracher un grand arbre, ou soulever un rocher ? La première fois que je sortis de Genève, je voulais suivre un cheval au galop, je jetais des pierres contre la montagne de Salève qui était à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfants du village, j'étais un véritable idiot pour eux. À dix-huit ans on apprend en philosophie ce que c'est qu'un levier : il n'y a point de petit paysan à douze qui ne sache se servir d'un levier mieux que le premier mécanicien de l'Académie. Les leçons que les écoliers prennent entre eux dans la cour du collège leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la classe.

Voyez un chat entrer pour la première fois dans une chambre ; il visite, il regarde, il flaire, il ne reste pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, et, entrant pour ainsi dire dans l'espace du monde. Toute la différence est qu'à la vue, commune à l'enfant et au chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, et l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition, bien ou mal cultivée, est ce qui rend les enfants adroits ou lourds, pesants ou dispos, étourdis ou prudents .

Zola, *Travail*, Livre II chap I
1901

Luc Froment visite les écoles.

Puis, il quitta les ateliers, il se rendit à la maison commune, comme il faisait chaque matin, pour visiter les écoles. S'il se plaisait dans les halles du travail, à rêver la paix future, il goûtait une joie d'espérance plus vive encore, au milieu du petit monde des enfants, qui étaient l'avenir.

Naturellement, cette maison commune n'était, jusque-là, qu'une vaste bâtisse, propre et gaie, où l'on n'avait guère visé qu'à la plus grande commodité pour le moins d'argent possible. Les écoles y tenaient toute une aile, en pendant avec la bibliothèque, les jeux et les bains, installés dans l'aile opposée ; tandis que la salle des réunions et des fêtes, ainsi que certains bureaux, occupaient le bâtiment central. Ces écoles se divisaient en trois sections distinctes : une crèche, pour les tout-petits, où les mères occupées pouvaient mettre leurs enfants, même au maillot ; une école proprement dite, comprenant cinq divisions donnant une instruction complète ; une série d'ateliers d'apprentissage, que les élèves fréquentaient concurremment avec les cinq classes, acquérant des métiers manuels à mesure que leurs connaissances générales se développaient. Et les deux sexes n'étaient point séparés, garçons et filles grandissaient côte à côte, depuis leurs berceaux qui se touchaient, jusqu'aux ateliers d'apprentissage qu'ils quittaient pour se marier en passant par les classes, où ils étaient mêlés comme ils le seraient dans l'existence, assis sur les mêmes bancs. Séparer dès l'enfance les deux sexes, les élever, les instruire différemment, dans l'ignorance l'un de l'autre, n'est-ce pas les rendre ennemis, pervertir et affoler par le mystère leur attrait naturel, faire que l'homme se rue et que la femme se réserve, dans un malentendu sans fin ? Et la paix ne naîtra que lorsque l'intérêt commun apparaîtra aux deux camarades, se connaissant, ayant appris la vie aux mêmes sources se mettant ensemble en route pour la vivre logiquement, sainement comme elle doit être vécue. (...)

Dans le jardin, un gymnase se trouvait installé, des jeux, des exercices de toutes sortes, afin que le corps fût fortifié, sain et solide, à mesure que le cerveau se développait lui-même, s'enrichissait de savoir. Il n'est de bon équilibre mental que dans un corps bien portant. Pour les premières classes surtout, les récréations étaient longues, on commençait par n'exiger des enfants que des tâches courtes, variées, proportionnées à leur endurance. La règle était de les enfermer le moins possible, on donnait souvent les leçons en plein air, on organisait des promenades, les instruisant au milieu des choses qu'ils avaient à connaître, dans les fabriques, devant les phénomènes de la nature, parmi les animaux, les plantes, les eaux, les montagnes. C'était la réalité des êtres et des choses, à la vie elle-même qu'on demandait le meilleur de leur enseignement, dans cette conviction que toute science ne doit avoir d'autre but que de bien vivre la vie. Et, le dehors des notions générales, on s'efforçait encore de leur donner la notion d'humanité, de solidarité. Ils grandissaient ensemble, ils vivaient toujours ensemble. L'amour seul était le lien d'union, de justice, de bonheur. En lui se trouvait le pacte indispensable et suffisant, car il suffisait de s'aimer, pour que la paix régnât. Cet universel amour qui s'élargira de la famille à la nation, de la nation à l'humanité, sera l'unique loi de l'heureuse Cité future.

Jeannot et Colin
Voltaire 1764
Incipit du conte

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé ; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation, et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats ; ils s'aimaient beaucoup ; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde. Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût ; le tout était accompagné d'une lettre à M. de La Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de La Jeannotière ; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Jeannot et Colin
Voltaire 1764

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : «Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris: il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

- Eh bien ! n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin ? Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace, et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi, cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

-Vous avez raison, répliqua le père .

**Documents
complémentaires
Séquence 1**

CORPUS « Enjeux éducatifs »

Texte 1 : François Rabelais, *Pantagruel*, Livre II, chapitre 8 (1532).

Texte 2 : Victor Hugo, « À propos d'Horace », *Les Contemplations*, Livre 1^{er}, poème 13 (1855).

Texte 3 : Charles Péguy, « De Jean Coste », *Les Cahiers de la Quinzaine* (1902).

Texte 4 : Albert Camus, *Le Premier homme* (1994, publication posthume).

Pantagruel est un géant. Au chapitre VIII, son père Gargantua lui adresse une lettre.

(...) C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste 1 d'employer ta jeunesse à bien profiter dans tes études. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon 2 : l'un peut te donner de la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre 3 par des exemples louables. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement; d'abord la grecque, comme le veut Quintilien 4 . Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l'arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l'imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait d'histoire que tu n'aies présente à la mémoire, à quoi t'aidera la cosmographie⁵. Les arts libéraux, géométrie, arithmétique, musique, je t'en ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste ; et sache tous les canons⁶ d'astronomie; laisse l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle⁷ , abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie.

Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t'y adonnes avec zèle ; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et de l'Afrique : que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins : grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes⁸ ; et, par de fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures : d'abord le Nouveau Testament en grec, et les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science. Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis dans leurs débats contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu essaies de tester combien tu as profité : ce que tu ne saurais mieux faire qu'en soutenant des thèses publiquement sur toutes choses, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris et ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon⁹, sagesse n'entre pas dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n'en sois jamais séparé par le péché. Tiens pour suspects les abus du monde, et ne mets pas ton cœur aux choses vaines : car cette vie est transitoire, mais la Parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à ton prochain, quel qu'il soit, et aime-le comme toi-même. Rêvere tes précepteurs ; fuis les rencontres des gens auxquels tu ne veux pas ressembler. Et les grâces que Dieu t'a données, ne les reçois pas en vain. Et, quand tu verras que tu as acquis tout le savoir de par-delà, reviens-t'en vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir.

Mon fils, la paix et grâce du Seigneur soit avec toi. Amen.

D'Utopie, 17 mars,

ton père,

GARGANTUA.

1. Je t'engage à. 2. Le nom de ce personnage est formé sur le grec « épistémè » qui veut dire « science ». 3. Paris. 4. Écrivain latin. 5. Histoire universelle. 6. Ensemble de règles. Alchimiste espagnol. 7. Théologiens et savants juifs. 8. Célèbre roi biblique réputé pour sa sagesse et sa justice.

Texte 2 : Victor Hugo, « À propos d'Horace », Les Contemplations, Livre 1^{er}, poème 13 (1 855).

(...) Un jour, quand l'homme sera sage,
Lorsqu'on n'instruira plus les oiseaux par la cage,
Quand les sociétés difformes sentiront
Dans l'enfant mieux compris se redresser leur front,
Que, des libres essors ayant sondé les règles,
On connaîtra la loi de croissance des aigles,
Et que le plein midi rayonnera pour tous,
Savoir étant sublime, apprendre sera doux.
Alors, tout en laissant au sommet des études
Les grands livres latins et grecs, ces solitudes
Où l'éclair gronde, où luit la mer, où l'astre rit,
Et qu'emplissent les vents immenses de l'esprit,
C'est en les pénétrant d'explication tendre,
En les faisant aimer, qu'on les fera comprendre.
Homère emportera dans son vaste reflux
L'écolier ébloui ; l'enfant ne sera plus
Une bête de somme attelée à Virgile ¹
Et l'on ne verra plus ce vif esprit agile
Devenir, sous le fouet d'un cuistre ² ou d'un abbé,
Le lourd cheval poussif du pensum ³ embourbé.
Chaque village aura, dans un temple rustique,
Dans la lumière, au lieu du magister⁴ antique,
Trop noir pour que jamais le jour y pénétrât,
L'instituteur lucide et grave, magistrat
Du progrès, médecin de l'ignorance, et prêtre
De l'idée ; et dans l'ombre on verra disparaître
L'éternel écolier et l'éternel pédant.
L'aube vient en chantant, et non pas en grondant.
Nos fils riront de nous dans cette blanche sphère ;
Ils se demanderont ce que nous pouvions faire
Enseigner au moineau par le hibou hagard,
Alors, le jeune esprit et le jeune regard
Se lèveront avec une clarté sereine
Vers la science auguste, aimable et souveraine ;
Alors, plus de grimoire ⁵ obscur, fade, étouffant ;
Le maître, doux apôtre incliné sur l'enfant,
Fera, lui versant Dieu, l'azur et l'harmonie,
Boire la petite âme à la coupe infinie.
Alors, tout sera vrai, lois, dogmes, droits, devoirs.
Tu laisseras passer dans tes jambages noirs
Une pure lueur, de jour en jour moins sombre,
O nature, alphabet des grandes lettres d'ombre !

1Poète latin, comme Horace.2Pédant ; qui fait étalage de son savoir. 3Travail supplémentaire imposé à un élève par punition. D'un mot latin signifiant « poids de laine à filer ».4.En latin. «maître »5 Ouvrage ou discours inintelligible ; à l'origine, livre des sorciers pour évoquer les démons.

Texte 3 : Charles Péguy, « De Jean Coste », Les Cahiers de la Quinzaine (1902).

Jean Coste ou L'Instituteur de village est un roman d'Antonin Lavergne, centré sur les conditions de vie d'un instituteur sous la Troisième République. À propos de ce roman, Péguy, dans la Revue Les Cahiers de la Quinzaine parle de l'enseignement.

Il ne faut pas que l'instituteur soit dans la commune le représentant du gouvernement ; il convient qu'il y soit le représentant de l'humanité; ce n'est pas un président du Conseil, si considérable que soit un président du Conseil, ce n'est pas une majorité qu'il faut que l'instituteur dans la commune représente : il est le représentant né de personnages moins transitoires ¹, il est le seul et l'incalculable représentant des poètes et des artistes, des philosophes et des savants, des hommes qui ont fait et qui maintiennent l'humanité. Il doit assurer la représentation de la culture. C'est pour cela qu'il ne peut pas assumer la représentation de la politique, parce qu'il ne peut pas cumuler les deux représentations.

Mais pour cela, et nous devons avoir le courage de le répéter aux instituteurs, il est indispensable qu'ils se cultivent eux-mêmes ; il ne s'agit pas d'enseigner à tort et à travers ; il faut savoir ce que l'on enseigne, c'est-à-dire qu'il faut avoir commencé par s'enseigner soi-même ; les hommes les plus éminents² ne cessent pas de se cultiver, ou plutôt les hommes les plus éminents sont ceux qui n'ont pas cessé, qui ne cessent pas de se cultiver, de travailler ; on n'a rien sans peine, et la vie est un perpétuel travail. Afin de s'assurer la clientèle des instituteurs, on leur a trop laissé croire que l'enseignement se conférait³. L'enseignement ne se confère pas : il se travaille, et se communique. On les a inondés de catéchismes républicains, de bréviaires ⁴laïques, de formulaires. C'était avantageux pour les auteurs de ces volumes, et pour les maisons d'édition. Mais ce n'est pas en récitant des bréviaires qu'un homme se forme, c'est en lisant, en regardant, en écoutant. Qu'on lise Rabelais ou Calvin, Molière ou Montaigne, Racine ou Descartes, Pascal ou Corneille, Rousseau ou Voltaire, Vigny ou Lamartine, c'est en lisant qu'un homme se forme, et non pas en récitant des manuels. Et c'est, aussi, en travaillant, modestement.

1 Qui ne dure pas longtemps 2 Qui est au-dessus du niveau commun. 3Donner, attribuer. 4Livre de prières.

Texte 4 : Albert Camus, Le Premier homme (1994, publication posthume),

Voici un extrait de ce roman autobiographique inachevé, publié après la mort de l'auteur qui a eu lieu en 1960. Le narrateur y parle de la famille, de l'école. Il consacre des pages à un instituteur, qu'il appelle d'abord M. Bernard, avant de lui donner son vrai nom, M. Germain.

Non, l'école ne leur fournissait pas seulement une évasion à la vie de famille. Dans la classe de M. Bernard, du moins, elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte. Dans les autres classes on leur apprenait sans doute beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies.

On leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l'avalier. Dans la classe de M. Germain, pour la première fois ils sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde. Et même leur maître ne se vouait pas seulement à leur apprendre ce qu'il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance, et l'histoire d'enfants qu'il avait connus, leur exposait ses points de vue, non point ses idées, car il était par exemple anticlérical ¹ comme beaucoup de ses confrères et n'avait jamais en classe un seul mot contre la religion, ni contre rien de ce qui pouvait être l'objet d'un choix ou d'une conviction, mais il n'en condamnait qu'avec plus de force ce qui ne souffrait pas la discussion, le vol, la délation, l'indélicatesse, la malpropreté.

1- opposé au clergé

Séquence 2 : **Muses et Orphées** **noirs**

groupement de 6 textes

Lectures analytiques Séquence 2

Tristan L'hermite,
« Beau monstre de nature »,
Les Plaintes d'Acante, 1634

Beau Monstre de Nature il est vrai ton visage
Est noir au dernier point mais beau parfaitement
Et l'Ebène poli qui te sert d'ornement
Sur le plus blanc ivoire emporte l'avantage

O merveille inconnue à notre âge
Qu'un objet ténébreux luise si clairement
Et qu'un charbon éteint brûle plus vivement
Que ceux qui de la flamme entretiennent l'usage

Entre ces noires mains je mets ma liberté
Moi qui fus invincible à toute autre Beauté
Une More m'embrase une Esclave me dompte

Mais cache-toi Soleil toi qui viens de ces lieux
D'où cet Astre est venu qui porte pour ta honte
La nuit sur son visage et le jour dans ses yeux

« La belle Égyptienne »,
George de Scudéry (1601-1667)

Sombre divinité, de qui la splendeur noire
Brille de feux obscurs qui peuvent tout brûler :
La neige n'a plus rien qui te puisse égaler,
Et l'ébène aujourd'hui l'emporte sur l'ivoire.

De ton obscurité vient l'éclat de ta gloire,
Et je vois dans tes yeux, dont je n'ose parler,
Un Amour africain, qui s'apprête à voler,
Et qui d'un arc d'ébène aspire à la victoire.

Sorcière sans démons, qui prédis l'avenir,
Qui, regardant la main, nous viens entretenir,
Et qui charmes nos sens d'une aimable imposture :

Tu parais peu savante en l'art de deviner ;
Mais sans t'amuser plus à la bonne aventure,
Sombre divinité, tu nous la peux donner.

Baudelaire,
« La Belle Dorothée »,
Petits poèmes en prose, 1869

Le soleil accable la ville de sa lumière droite et terrible; le sable est éblouissant et la mer miroite. Le monde stupéfié s'affaisse lâchement et fait la sieste, une sieste qui est une espèce de mort savoureuse où le dormeur, à demi éveillé, goûte les voluptés de son anéantissement.

Cependant Dorothée, forte et fière comme le soleil, s'avance dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire.

Elle s'avance, balançant mollement son torse si mince sur ses hanches si larges. Sa robe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.

Son ombrelle rouge, tamisant la lumière, projette sur son visage sombre le fard sanglant de ses reflets.

Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux. De lourdes pendeloques gazouillent secrètement à ses mignonnes oreilles.

De temps en temps la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe; et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l'Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. Car Dorothée est si prodigieusement coquette, que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers.

Elle s'avance ainsi, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté.

A l'heure où les chiens eux-mêmes gémissent de douleur sous le soleil qui les mord, quel puissant motif fait donc aller ainsi la paresseuse Dorothée, belle et froide comme le bronze?

Pourquoi a-t-elle quitté sa petite case si coquettement arrangée, dont les fleurs et les nattes font à si peu de frais un parfait boudoir; où elle prend tant de plaisir à se peigner, à fumer, à se faire éventer ou à se regarder dans le miroir de ses grands éventails de plumes, pendant que la mer, qui bat la plage à cent pas de là, fait à ses rêveries indécises un puissant et monotone accompagnement, et que la marmite de fer, où cuit un ragoût de crabes au riz et au safran, lui envoie, du fond de la cour, ses parfums excitants?

Peut-être a-t-elle un rendez-vous avec quelque jeune officier qui, sur des plages lointaines, a entendu parler par ses camarades de la célèbre Dorothée. Infailliblement elle le priera, la simple créature, de lui décrire le bal de l'Opéra, et lui demandera si on peut y aller pieds nus, comme aux danses du dimanche, où les vieilles Cafrines elles-mêmes deviennent ivres et furieuses de joie; et puis encore si les belles dames de Paris sont toutes plus belles qu'elle.

Dorothée est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite sœur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle! Elle réussira sans doute, la bonne Dorothée; le maître de l'enfant est si avare, trop avare pour comprendre une autre beauté que celle des écus!

Solde,
Léon G. Damas,
Pigments 1937

Pour Aimé Césaire.

J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs souliers
dans leur smoking
dans leur plastron
dans leur faux-col
dans leur monocle
dans leur melon

J'ai l'impression d'être ridicule
avec mes orteils qui ne sont pas faits
pour transpirer du matin jusqu'au soir qui déshabille
avec l'emmailotage qui m'affaiblit les membres
et enlève à mon corps sa beauté de cache-sexe

J'ai l'impression d'être ridicule
avec mon cou en cheminée d'usine
avec ces maux de tête qui cessent
chaque fois que je salue quelqu'un

J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs salons
dans leurs manières
dans leurs courbettes
dans leur multiple besoin de singeries

J'ai l'impression d'être ridicule
avec tout ce qu'ils racontent
jusqu'à ce qu'ils vous servent l'après-midi
un peu d'eau chaude
et des gâteaux enrhumés

J'ai l'impression d'être ridicule
avec les théories qu'ils assaisonnent
au goût de leurs besoins
de leurs passions
de leurs instincts ouverts la nuit
en forme de paillason

J'ai l'impression d'être ridicule
parmi eux complice
parmi eux souteneur
parmi eux égorgeur
les mains effroyablement rouges
du sang de leur civilisation

Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie
Eia pour l'amour
Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées

Et voici au bout de ce petit matin ma prière virile
que je n'entende ni les rires ni les cris,
les yeux fixés sur cette ville que je prophétise, belle

donnez-moi la foi sauvage du sorcier
donnez à mes mains puissance de modeler
donnez à mon âme la trempe de l'épée
je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête de proue
et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père, ni un frère,
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie
comme le poing à l'allongée du bras !
Faites-moi commissaire de son sang
faites-moi dépositaire de son ressentiment
faites de moi un homme de terminaison
faites de moi un homme d'initiation
faites de moi un homme de recueillement
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes

voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme

Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute haine
ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je n'ai que haine
car pour me cantonner en cette unique race
vous savez pourtant mon amour tyrannique
vous savez que ce n'est point par haine des autres races
que je m'exige bêcheur de cette unique race
que ce que je veux
c'est pour la faim univeselle
pour la soif universelle
la sommer libre enfin

de produire de son intimité close
la succulence des fruits.

Et voyez l'arbre de nos mains !
il tourne pour tous, les blessures incises en son tronc
pour tous le sol travaille
et griserie vers les branches de précipitation parfumée !

Mais avant d'aborder aux futurs vergers
donnez-moi de les mériter sur leur ceinture de mer
donnez-moi mon cœur en attendant le sol
donnez-moi sur l'océan stérile
mais où caresse la main la promesse de l'amure
donnez-moi sur cet océan divers
l'obstination de la fièvre pirogue
et sa vigueur marine.

Souffles,
Birago Diop,
Leurres et lueurs, 1947

Écoute plus souvent
Les choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,
Ils sont dans le Bois qui gémit,
Ils sont dans l'Eau qui coule,
Ils sont dans l'Eau qui dort,
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :
Les Morts ne sont pas morts.

Écoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des Ancêtres morts,
Qui ne sont pas partis
Qui ne sont pas sous la Terre
Qui ne sont pas morts.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans le Sein de la Femme,
Ils sont dans l'Enfant qui vagit
Et dans le Tison qui s'enflamme.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans le Feu qui s'éteint,
Ils sont dans les Herbes qui pleurent,
Ils sont dans le Rocher qui geint,
Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure,
Les Morts ne sont pas morts.

**Documents
complémentaires
Séquence 2**

documents complémentaires séquence 2

Poésie et quête de sens Corpus Muses noires

Ronsard, sonnet 183, *les Amours*, 1553

Baudelaire, « la Chevelure », *les Fleurs du mal* , 1857-1861

Louis Léopold Sédar Senghor, « Femme nue, femme noire », *Chants d'ombre*, 1945

**Baudelaire, « La Chevelure »,
Les Fleurs du Mal, 1857-1861**

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière
[lourde

Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

Ronsard, *les Amours*, sonnet 183 (1553)

Son chef est d'or, son front est un tableau,
Où je vois peint le gain de mon dommage,
Belle est sa main, qui me fait devant l'âge
Changer de teint, de cheveux et de peau.

Belle est sa bouche, et son soleil jumeau,
De neige et feu s'embellit son visage,
Pour qui Juppin reprendrait son plumage,
Ore d'un Cygne, or le poil d'un Taureau.

Doux est son ris, qui la mesduse même
Endurcirait en quelque roche blême,
Vengeant d'un coup cent mille cruautés,

Mais tout ainsi que le Soleil efface
Les moindres feux(1), ainsi ma foi surpasse
Le plus parfait de toutes ses beautés (2).

(1)= astres

(2)= fidélité

Derniers vers : ma fidélité par ses beautés
surpasse le plus bel astre

documents complémentaires séquence 2

Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !

J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux.

Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné

Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle.

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche

Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses ferventes du Vent d'Est

Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur

Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l' Aimée.

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali

Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or rouge sur ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

Léopold Sédar Senghor, *Chants d'ombre* 1945

Séquence 3

Le roman ; une vision stéréotypée du monde ?

Une œuvre intégrale : Mont-Oriol
de Maupassant et un groupement de
trois extraits

**Lectures
analytiques
Séquence 3**

Maupassant Mont-Oriol, 1887
première partie, chap IV

Le père Oriol, riche paysan, vient de découvrir une nouvelle source sur ses terres. Il sait qu'Andermatt désire la lui acheter, mais décide de monter un stratagème pour tenter d'en tirer le meilleur prix.

Oriol s'arrêtant en face de lui, demanda :

— Veux-tu gagner une pièche de chent francs ?

L'autre, prudent, ne répondit rien.

Le paysan reprit :

— Hein ! chent francs ?

Alors, le vagabond se décida et murmura :

— Fouchtra, quo sé damando pas !

— Eh bien ! mon païré, v'là ché qui faut faire.

Et il lui expliqua longuement, avec des malices, des sous-entendus et des répétitions sans nombre, que s'il consentait à prendre un bain d'une heure, tous les jours, de dix à onze, dans un trou qu'ils creuseraient, Colosse et lui, à côté de sa source, et à être guéri au bout d'un mois, ils lui donneraient cent francs en écus d'argent.

Le paralytique écoutait d'un air stupide, puis il dit :

— Pichque tous les drougures n'ont pas pu me guori, ch'est pas votre eau qui l'pourra.

Mais Colosse se fâcha tout à coup.

— Allons, vieux fâcheur, tu chais, j'la connais ta maladie, moi, on ne me la conte pas. Qué que tu faisais, lundi dernier, dans l'bois de Comberombe, à onze heures de nuit ?

Le vieux répondit vivement :

— Ché pas vrai.

Mais Colosse s'animant :

— Ché pas vrai, bougrrrre, que t'as chauté par-dechus le foché à Jean Mannezat et que t'es parti par le creux Poulin ?

L'autre répéta avec énergie :

— Ché pas vrai !

— Ché pas vrai que je t'ai crié : « Ohé, Cloviche, les gendarmes », et que t'as tourné par la chente du Moulinet ?

— Ché pas vrai.

Le grand Jacques, furieux, presque menaçant, criait :

— Ah ! ché pas vrai ! Eh bien, vieux trois pattes, écoute : quand je t'y verrai, moi, au bois, la nuit, ou bien à l'eau, je te pincherai, t'entends bien, vu qu' j'ai encore d' pu longues jambes, et j' t'attache à quéque arbre jusqu'au matin, où nous allons te r'prendre, tout le village enchemble. . .

Le père Oriol arrêta son fils, puis très doux :

— Ecoute, Cloviche, tu peux bien échayer la chose ! Nous te faisons un bain, Coloche et moi ; t'y viens chaque jour, un mois durant. Pour cha, j'te donne, non point chent, mais deux chents francs. Et puis, écoute, si t'es guori, l'mois fini, che ch'ra chinq chents d'plus. T'entends bien, chinq chents, en écus d'argent, plus deux chents, ça fait chept chents.

Donc, deux chents pour le bain un mois durant, plus chinq chents pour la guérison. Et puis écoute : des douleurs cha r'vient. Si cha t'reprend à l'automne, nous sommes pour rien, l'eau aura pas moins fait chon effet.

Le vieux répondit avec calme :

— Dans che cas-là j'veux ben. Chi cha n'réuchit pas, on l'verra toujours.

Et les trois hommes se serrèrent la main pour sceller le marché conclu.

Maupassant Mont-Oriol, 1887
première partie, chap VIII

Andermatt a tout organisé pour monter sa nouvelle société. Les personnages se trouvent chez le notaire accompagné de son clerc, pour sceller le contrat : Oriol et son fils, trois futurs actionnaires venus de Paris avec Andermatt, Gontran et Paul.

Andermatt enleva une chaise et la plaça en face de son armée, afin d'avoir l'œil sur tout son monde, puis il dit, quand on fut assis :

— Messieurs, je n'ai pas besoin de vous donner des explications sur le motif qui nous réunit. Nous allons d'abord constituer la Société nouvelle dont vous voulez bien être actionnaires. Je dois cependant vous faire part de quelques détails qui nous ont causé un peu d'embarras. J'ai dû, avant de rien entreprendre, m'assurer que nous obtiendrions les autorisations nécessaires pour la création d'un nouvel établissement d'utilité publique. Cette assurance, je l'ai. Ce qui reste à faire sous ce rapport, je le ferai. J'ai la parole du Ministre. Mais un autre point m'arrêtait. Nous allons, messieurs, entreprendre une lutte avec l'ancienne Société des eaux d'Enval. Nous sortirons vainqueurs de cette lutte, vainqueurs et riches, soyez-en convaincus ; mais de même qu'il fallait un cri de guerre aux combattants d'autrefois, il nous faut, à nous, combattants du combat moderne, un nom pour notre station, un nom sonore, attirant, bien fait pour la réclame, qui frappe l'oreille comme une note de clairon et entre dans l'œil comme un éclair. Or, messieurs, nous sommes à Enval et nous ne pouvons débaptiser ce pays. Une seule ressource nous restait. Désigner notre établissement, notre établissement seul, par une appellation nouvelle.

Voici ce que je vous propose :

Si notre maison de bains se trouve au pied de la butte dont est propriétaire M. Oriol, ici présent, notre futur casino sera situé sur le sommet de cette même butte. On peut donc dire que cette butte, ce mont, car c'est un mont, un petit mont, constitue notre établissement, puisque nous en avons le pied et le faite. N'est-il pas naturel, dès lors, d'appeler nos bains : les Bains du Mont-Oriol, et d'attacher à cette station, qui deviendra une des plus importantes du monde entier, le nom du premier propriétaire. Rendons à César ce qui appartient à César.

Et notez, messieurs, que ce vocable est excellent. On dira le Mont-Oriol comme on dit le Mont-Dore. Il reste dans l'œil et dans l'oreille, on le voit bien, on l'entend bien, il demeure en nous : Mont-Oriol ! — Mont- Oriol ! — Les bains du Mont-Oriol...

Et Andermatt le faisait sonner, ce mot, le lançait comme une balle, en écoutait l'écho.

Il reprit, simulant des dialogues :

— Vous allez aux bains du Mont-Oriol ?

— Oui, madame. On les dit parfaites, ces eaux du Mont-Oriol.

— Excellentes, en effet. Mont-Oriol, d'ailleurs, est un délicieux pays.

Et il souriait, avait l'air de causer, changeait de ton pour indiquer quand parlait la dame, saluait de la main en représentant le monsieur.

Puis il reprit de sa voix naturelle :

— Quelqu'un a-t-il une objection à présenter ?

Les actionnaires répondirent en chœur :

— Non, aucune.

Trois des figurants applaudirent.

Maupassant Mont-Oriol, 1887
deuxième partie, chap VI

Christiane vient d'accoucher de l'enfant de Paul Bretigny, tandis que celui conclut avec Oriol son futur mariage avec la fille cadette du paysan.

Alors, plus même que le soir où elle s'était sentie tellement seule au monde dans sa chambre en revenant du lac de Tazenat, elle se jugea totalement abandonnée dans l'existence. Elle comprit que tous les hommes marchent côte à côte, à travers les événements, sans que jamais rien unisse vraiment deux êtres ensemble. Elle sentit, par la trahison de celui en qui elle avait mis toute sa confiance, que les autres, tous les autres ne seraient jamais plus pour elle que des voisins indifférents dans ce voyage court ou long, triste ou gai, suivant les lendemains, impossibles à deviner. Elle comprit que, même entre les bras de cet homme, quand elle s'était crue mêlée à lui, entrée en lui, quand elle avait cru que leurs chairs et leurs âmes ne faisaient plus qu'une chair et qu'une âme, ils s'étaient seulement un peu rapprochés jusqu'à faire toucher les impénétrables enveloppes où la mystérieuse nature a isolé et enfermé les humains. Elle vit bien que nul jamais n'a pu ou ne pourra briser cette invisible barrière qui met les êtres dans la vie aussi loin l'un de l'autre que les étoiles du ciel.

Elle devina l'effort impuissant, incessant depuis les premiers jours du monde, l'effort infatigable des hommes pour déchirer la gaine où se débat leur âme à tout jamais emprisonnée, à tout jamais solitaire, effort des bras, des lèvres, des yeux, des bouches, de la chair frémissante et nue, effort de l'amour qui s'épuise en baisers, pour arriver seulement à donner la vie à quelque autre abandonné !

Alors un désir irrésistible la saisit de revoir sa fille. Elle la demanda, et quand on l'eut apportée, elle pria qu'on la devêtât, car elle ne connaissait encore que son visage.

La nourrice déroula donc les langes et découvrit un pauvre corps de nouveau-né, agité de ces vagues mouvements que la vie met en ces ébauches de créatures. Christiane le toucha d'une main timide, tremblante, puis voulut baiser le ventre, les reins, les jambes, les pieds, puis elle le regarda, pleine de pensées bizarres.

Deux êtres s'étaient vus, s'étaient aimés avec une exaltation délicieuse ; et de leur étreinte, cela était né ! Cela c'était lui et elle, mêlés pour jusqu'à la mort de ce petit enfant, c'était lui et elle, revivant ensemble, c'était un peu de lui et un peu d'elle avec quelque chose d'inconnu qui le ferait différent d'eux. Il les reproduirait l'un et l'autre, dans la forme de son corps et dans celle de son esprit, dans ses traits, ses gestes, ses yeux, ses mouvements, ses goûts, ses passions, jusque dans le son de sa voix et l'allure de sa démarche, et il serait un être nouveau pourtant !

Ils étaient séparés maintenant, eux, pour toujours ! Jamais plus leurs regards ne se confondraient dans un de ces élans de tendresse qui font indestructible la race humaine.

Et serrant l'enfant contre son cœur, elle murmura : « Adieu - adieu ! » C'était à lui qu'elle disait « adieu » dans l'oreille de sa fille, l'adieu courageux et désolé d'une âme fière, l'adieu d'une femme qui souffrira longtemps encore, toujours peut-être, mais qui saura du moins cacher à tous ses larmes.

Portrait de Melle de Chartres,
la Princesse de Clèves, Mme de La Fayette,
1678

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année,

elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Voyage au bout de la nuit

Chapitre 4,

Céline, 1932

Le village c'était réservé rien que pour l'État-major, ses chevaux, ses cantines, ses valises, et aussi pour ce saligaud de commandant. Il s'appelait Pinçon ce salaud là, le commandant Pinçon. J'espère qu'à l'heure actuelle il est bien crevé (et pas d'une mort pépère). Mais à ce moment-là, dont je parle, il était encore salement vivant le Pinçon. Il nous réunissait chaque soir les hommes de la liaison et puis alors il nous engueulait un bon coup pour nous remettre dans la ligne et pour essayer de réveiller nos ardeurs. Il nous envoyait à tous les diables, nous qui avions traîné toute la journée derrière le général. Pied à terre ! À cheval ! Repied à terre ! Comme ça à lui porter ses ordres, de-ci, de-là. On aurait aussi bien fait de nous noyer quand c'était fini. C'eût été plus pratique pour tout le monde.

« Allez-vous-en tous ! Allez rejoindre vos régiments ! Et vivement ! qu'il gueulait.

– Où qu'il est le régiment, mon commandant ? qu'on demandait nous...

– Il est à Barbagny.

– Où que c'est Barbagny ?

– C'est par là ! »

Par là, où il montrait, il n'y avait rien que la nuit, comme partout d'ailleurs, une nuit énorme qui bouffait la route à deux pas de nous et même qu'il n'en sortait du noir qu'un petit bout de route grand comme la langue.

Allez donc le chercher son Barbagny dans la fin d'un monde ! Il aurait fallu qu'on sacrifiât pour le retrouver son Barbagny au moins un escadron tout entier ! Et encore un escadron de braves ! Et moi qui n'étais point brave et qui ne voyais pas du tout pourquoi je l'aurais été brave, j'avais évidemment encore moins envie que personne de retrouver son Barbagny, dont il nous parlait d'ailleurs lui-même absolument au hasard. C'était comme si on avait essayé en m'engueulant très fort de me donner l'envie d'aller me suicider. Ces choses-là on les a ou on ne les a pas.

De toute cette obscurité si épaisse qu'il vous semblait qu'on ne reverrait plus son bras dès qu'on l'étendait un peu plus loin que l'épaule, je ne savais qu'une chose, mais cela alors tout à fait certainement, c'est qu'elle contenait des volontés homicides énormes et sans nombre.

Cette gueule d'État-major n'avait de cesse dès le soir revenu de nous expédier au trépas et ça le prenait souvent dès le coucher du soleil. On luttait un peu avec lui à coups d'inertie, on s'obstinait à ne pas le comprendre, on s'accrochait au cantonnement pépère tant bien que mal, tant qu'on pouvait, mais enfin quand on ne voyait plus les arbres, à la fin, il fallait consentir tout de même à s'en aller mourir un peu ; le dîner du général était prêt .

L'Etranger
Albert Camus
1942

Au bout d'un moment, je suis retourné vers la plage et je me suis mis à marcher. C'était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer haletait de toute la respiration rapide et étouffée de ses petites vagues. Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil. Toute cette chaleur s'appuyait sur moi et s'opposait à mon avance. Et chaque fois que je sentais son grand souffle chaud sur mon visage, je serrais les dents, je fermais les poings dans les poches de mon pantalon, je me tendais tout entier pour triompher du soleil et de cette ivresse opaque qu'il me déversait. A chaque épée de lumière jaillie du sable, d'un coquillage blanchi ou d'un débris de verre, mes mâchoires se crispaient. J'ai marché longtemps. Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu. Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser. Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. A l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeaient mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

**Documents
complémentaires
Séquence 3**

Mont-oriol Maupassant

Différents écrits de Maupassant présentent les prémices de la rédaction de Mont-Oriol. Il les réalise après deux déplacements en Auvergne :

- « En Auvergne », paru en 1883, présente des descriptions de paysages que l'on retrouvera dans le roman, réalisé après une première saison à Châtel-Guyon et une série d'excursions.

Maupassant a dû faire une cure à Chatel-Guyon en 1884. Au cours de celle-ci, il parcourt les paysages d'Auvergne et prend des notes qui lui permettront de rédiger deux articles qui paraissent dans le Journal le Gil Blas :

- « Malades et médecins », paru le 11 mai 1884, réalisé également à partir de notes prises pendant le séjour en station; on peut lire le § suivant :

Dans chacune des stations thermales qui se fondent autour de chaque ruisseau tiède découvert par un paysan, se joue une série de scènes admirables. C'est d'abord la vente de la terre par le campagnard, la formation d'une société au capital fictif de quelques millions, le miracle de la construction d'un établissement avec ses fonds d'imagination et avec des pierres véritables, l'installation du premier médecin, portant le titre de médecin inspecteur, l'apparition du premier malade, puis l'éternelle, la sublime comédie entre ce malade et ce médecin.

Tous les épisodes annoncés ici constituent la trame de l'intrigue économique de Mont-Oriol.

D'autre part, on trouve aussi dans cet article des réflexions qui servent de source aux différents personnages de médecins :

Chaque ville d'eau, pour un observateur est une Californie de comique. Chaque docteur est un type délicieux, depuis le docteur correct, à l'anglaise, en cravate blanche, jusqu'au docteur sceptique, spirituel et malin, qui raconte aux amis ses procédés et ses trucs. Entre ces deux modèles, on rencontre le docteur paternel et bon enfant, le docteur scientifique, le docteur brutal, le docteur à femmes, le docteur à longs cheveux, le docteur élégant et bien d'autres.

- Enfin, une chronique, « mes 25 jours » où sont notés des souvenirs d'incidents survenus dans la ville d'eau, parue en 1885

- on retrouve également dans sa correspondances des remarques sur l'élaboration de son roman Il écrit en 1886 à Madame Lecomte de Nouy :

Je fais une histoire de passion très exaltée, très ardente et très poétique. Ça me change -et m'embarrasse. Les chapitres de sentiment sont beaucoup plus raturés que les autres. Enfin, ça vient tout de même. On se plie à tout avec de la patience ; mais je ris souvent des idées sentimentales, très sentimentales et tendres que je trouve en cherchant bien ! J'ai peur que cela ne me convertisse au genre amoureux, pas seulement dans les livres, mais aussi dans la vie.

Corpus : Roman et représentation du capitalisme

Texte 1 : Zola, *Au bonheur des dames*, 1883

La jeune Denise travaille dans le grand magasin d'Octave Mouret, Au Bonheur des dames ; Mouret ne cesse d'inventer de nouveaux moyens de faire dépenser de l'argent à ses clientes . Ce passage évoque le magasin après un jour de grande vente.

Lentement, la foule diminuait. Des volées de cloche, à une heure d'intervalle, avaient déjà sonné les deux premières tables du soir ; la troisième allait être servie, et dans les rayons, peu à peu déserts, il ne restait que des clientes attardées, à qui leur rage de dépense faisait oublier l'heure. Du dehors, ne venaient plus que les roulements des derniers fiacres, au milieu de la voix empâtée de Paris, un ronflement d'ogre repu, digérant les toiles et les draps, les soies et les dentelles, dont on le gavait depuis le matin. À l'intérieur, sous le flamboiement des becs de gaz, qui, brûlant dans le crépuscule, avaient éclairé les secousses suprêmes de la vente, c'était comme un champ de bataille encore chaud du massacre des tissus. Les vendeurs, harassés de fatigue, campaient parmi la débâcle de leurs casiers et de leurs comptoirs, que paraissait avoir saccagés le souffle furieux d'un ouragan. On longeait avec peine les galeries du rez-de-chaussée, obstruées par la débandade des chaises ; il fallait enjamber, à la ganterie, une barricade de cartons, entassés autour de Mignot ; aux lainages, on ne passait plus du tout, Liénard sommeillait au-dessus d'une mer de pièces, où des piles restées debout, à moitié détruites, semblaient des maisons dont un fleuve débordé charrie les ruines ; et, plus loin, le blanc avait neigé à terre, on butait contre des banquettes de serviettes, on marchait sur les flocons légers des mouchoirs. Mêmes ravages en haut, dans les rayons de l'entresol : les fourrures jonchaient les parquets, les confections s'amoncelaient comme des capotes de soldats mis hors de combat, les dentelles et la lingerie, dépliées, froissées, jetées au hasard, faisaient songer à un peuple de femmes qui se serait déshabillé là, dans le désordre d'un coup de désir ; tandis que, en bas, au fond de la maison, le service du départ, en pleine activité, dégorgeait toujours les paquets dont il éclatait et qu'emportaient les voitures, dernier branle de la machine surchauffée. Mais, à la soie surtout, les clientes s'étaient ruées en masse ; là, elles avaient fait place nette ; on y passait librement, le hall restait nu, tout le colossal approvisionnement du Paris-Bonheur venait d'être déchiqueté, balayé, comme sous un vol de sauterelles dévorantes. Et, au milieu de ce vide, Hutin et Favier feuilletaient leurs cahiers de débit, calculaient leur tant pour cent, essoufflés de la lutte. Favier s'était fait quinze francs, Hutin n'avait pu arriver qu'à treize, battu ce jour-là, enragé de sa mauvaise chance. Leurs yeux s'allumaient de la passion du gain, tout le magasin autour d'eux alignait également des chiffres et flambait d'une même fièvre, dans la gaieté brutale des soirs de carnage.

Texte 2 : Zola, *La Curée*, 1871

Aristide Saccard a invité son épouse Angèle dans un restaurant qu'elle aime et qui domine des Buttes Chaumont. De là, il considère la vue qu'il a de Paris.

- C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah! cette fois, tout va brûler! Vois-tu?... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste.

Sa voix demeurait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup.

Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle, qui s'était également accoudée à son côté:

- Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris! vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement! C'est bête, ces grandes villes! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiront pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans à vivre.

Angèle croyait que son mari plaisantait. Il avait parfois le goût de la plaisanterie colossale et inquiétante. Elle riait, mais avec un vague effroi, de voir ce petit homme se dresser au-dessus du géant couché à ses pieds, et lui montrer le poing, en pinçant ironiquement les lèvres.

- On a déjà commencé, continua-t-il. Mais ce n'est qu'une misère. Regarde là-bas, du côté des Halles, on a coupé Paris en quatre...

Et de sa main étendue, ouverte et tranchante comme un coutelas, il fit signe de séparer la ville en quatre parts.

- Tu veux parler de la rue de Rivoli et du nouveau boulevard que l'on perce, demanda sa femme.

- Oui, la grande croisée de Paris, comme ils disent. Ils dégagent le Louvre et l'Hôtel de Ville. Jeux d'enfants que cela! C'est bon pour mettre le public en appétit... Quand le premier réseau sera fini, alors commencera

la grande danse. Le second réseau trouera la ville de toutes parts, pour rattacher les faubourgs au premier réseau. Les tronçons agoniseront dans le plâtre... Tiens, suis un peu ma main. Du boulevard du Temple à la barrière du Trône, une entaille; puis de ce côté, une autre entaille, de la Madeleine à la plaine Monceau; et une troisième entaille dans ce sens, une autre dans celui-ci, une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout. Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au cœur des vieux quartiers. La nuit venait. Sa main sèche et nerveuse coupait toujours dans le vide. Angèle avait un léger frisson, devant ce couteau vivant, ces doigts de fer qui hachaient sans pitié l'amas sans bornes des toits sombres.

Texte 3 : Bel-ami, Maupassant, 1885

Bel-Ami est le surnom donné à George Duroy, un beau jeune homme dont Maupassant nous raconte l'ascension sociale grâce à ses talents de journaliste, mais aussi grâce aux femmes qu'il côtoie. Dans ce passage, il apprend par sa maîtresse que des hommes très haut placés s'apprêtent à monter une opération financière qui va mettre en danger les finances de l'Etat français.

Et elle se mit, doucement, à lui expliquer comment elle avait deviné depuis quelque temps qu'on préparait quelque chose à son insu, qu'on se servait de lui en redoutant son concours.

Elle disait :

— Tu sais, quand on aime, on devient rusée.

Enfin, la veille, elle avait compris. C'était une grosse affaire, une très grosse affaire préparée dans l'ombre. Elle souriait maintenant, heureuse de son adresse ; elle s'exaltait, parlant en femme de financier, habituée à voir machiner les coups de Bourse, les évolutions des valeurs, les accès de hausse et de baisse ruinant en deux heures de spéculation des milliers de petits bourgeois, de petits rentiers, qui ont placé leurs économies sur des fonds garantis par des noms d'hommes honorés, respectés, hommes politiques ou hommes de banque.

Elle répétait :

— Oh ! c'est très fort ce qu'ils ont fait. Très fort. C'est Walter qui a tout mené d'ailleurs, et il s'y entend. Vraiment, c'est de premier ordre.

Il s'impatientait de ces préparations.

— Voyons, dis vite.

— Eh bien ! voilà. L'expédition de Tanger était décidée entre eux dès le jour où Laroche a pris les affaires étrangères ; et, peu à peu, ils ont racheté tout l'emprunt du Maroc qui était tombé à soixante-quatre ou cinq francs. Ils l'ont racheté très habilement, par le moyen d'agents suspects, véreux, qui n'éveillaient aucune méfiance. Ils ont roulé même les Rothschild, qui s'étonnaient de voir toujours demander du marocain. On leur a répondu en nommant les intermédiaires, tous tarés, tous à la cote. Ça a tranquilisé la grande banque. Et puis maintenant on va faire l'expédition, et dès que nous serons là-bas, l'État français garantira la dette. Nos amis auront gagné cinquante ou soixante millions. Tu comprends aussi comme on a peur de tout le monde, peur de la moindre indiscretion⁽¹⁾.

(1) Entre 1879 et 1884, les obligations tunisiennes ont triplé et sont garanties par le gouvernement français. De nombreuses banques s'écroulèrent et d'autres se sont enrichies.



Guillon
1877 Auteur non identifié



Luchon
1882 Auteur non identifié



Enghien les bains
1887 Auteur non identifié



Luxeuil les Bains
1890 Auteur non identifié

Séquence 4 : **Monstres au théâtre**

Oeuvre intégrale : Les Justes

Albert Camus

(1948)

**et un groupement de deux
textes**

Les Justes, acte I
Albert Camus, 1948

On sonne. Deux coups, puis un seul. Dora s'élançe.

ANNENKOV : C'est Yanek.

STEPAN : Ce n'est pas le même signal.

ANNENKOV : Yanek s'est amusé à le changer. Il a son signal personnel.

Stepan hausse les épaules. On entend Dora parler dans l'antichambre. Entrent Dora et Kaliayev, se tenant par le bras, Kaliayev rit.

DORA : Yanek. Voici Stepan qui remplace Schweitzer.

KALIAYEV : Sois le bienvenu, frère.

STEPAN : Merci.

Dora et Kaliayev vont s'asseoir, face aux autres.

ANNENKOV : Yanek, es-tu sûr de reconnaître la calèche ?

KALIAYEV : Oui, je l'ai vue deux fois, à loisir. Qu'elle paraisse à l'horizon et je la reconnaîtrai entre mille ! J'ai noté tous les détails. Par exemple, un des verres de la lanterne gauche est ébréché.

VOINOV : Et les mouchards ?

KALIAYEV : Des nuées. Mais nous sommes de vieux amis. Ils m'achètent des cigarettes. (*Il rit.*)

ANNENKOV : Pavel a-t-il confirmé le renseignement ?

KALIAYEV : Le grand-duc ira cette semaine au théâtre. Dans un moment, Pavel connaîtra le jour exact et remettra un message au portier. (*Il se tourne vers Dora et rit.*) Nous avons de la chance, Dora.

DORA, *le regardant* : Tu n'es plus colporteur ? Te voilà grand seigneur à présent. Que tu es beau. Tu ne regrettes pas ta touloupe ?

KALIAYEV, *il rit* : C'est vrai, j'en étais très fier. (*À Stepan et Annenkov.*) J'ai passé deux mois à observer les colporteurs, plus d'un mois à m'exercer dans ma petite chambre. Mes collègues n'ont jamais eu de soupçons. « Un fameux gaillard, disaient-ils. Il vendrait même les chevaux du tsar. » Et ils essayaient de m'imiter à leur tour.

DORA : Naturellement, tu riais.

KALIAYEV : Tu sais bien que je ne peux m'en empêcher. Ce déguisement cette nouvelle vie... Tout m'amusait.

DORA : Moi, je n'aime pas les déguisements. (*Elle montre sa robe.*) Et puis, cette défroque luxueuse ! Boria aurait pu me trouver autre chose. Une actrice ! Mon cœur est simple.

KALIAYEV, *il rit* : Tu es si jolie, avec cette robe.

DORA : Jolie ! Je serais contente de l'être. Mais il ne faut pas y penser.

KALIAYEV : Pourquoi ? Tes yeux sont toujours tristes, Dora. Il faut être gaie, il faut être fière. La beauté existe, la joie existe ! « Aux lieux tranquilles où mon cœur te souhaitait... »

DORA, *souriant* : Je respirais un éternel été... »

KALIAYEV : Oh ! Dora, tu te souviens de ces vers. Tu souris ? Comme je suis heureux...

STEPAN, *le coupant* : Nous perdons notre temps. Boria, je suppose qu'il faut prévenir le portier ?

Les Justes, Acte II
Albert Camus, 1948

KALIAYEV, *égaré.*

Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants sur-tout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant, dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon cœur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais « oui, oui »... Tu comprends ?

Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.

J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.

Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.

Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là ?

DORA

Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.

Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.

KALIAYEV

Regardez-moi, frères, regarde-moi, Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh, non ! Je n'ai pas pu.

Il tourne son regard de l'un à l'autre.

Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous, en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée...

Il se tait.

Aidez-moi...

Silence.

Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien.

Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et, d'une voix morne :

Voilà ce que je propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du théâtre et je lancerai seul la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'Organisation.

Les Justes, Acte III
Albert Camus, 1948

DORA

Il y a trop de sang, trop de dure violence. Ceux qui aiment vraiment la justice n'ont pas droit à l'amour. Ils sont dressés comme je suis, la tête levée, les yeux fixes. Que viendrait faire l'amour dans ces cœurs fiers ? L'amour courbe doucement les têtes, Yanek. Nous, nous avons la nuque raide.

KALIAYEV

Mais nous aimons notre peuple.

DORA

Nous l'aimons, c'est vrai. Nous l'aimons d'un vaste amour sans appui, d'un amour malheureux. Nous vivons loin de lui, enfermés dans nos chambres, perdus dans nos pensées. Et le peuple, lui, nous aime-t-il ? Sait-il que nous l'aimons ? Le peuple se tait. Quel silence, quel silence...

KALIAYEV

Mais c'est cela l'amour, tout donner, tout sacrifier sans espoir de retour.

DORA

Peut-être. C'est l'amour absolu, la joie pure et solitaire, c'est celui qui me brûle en effet. À certaines heures, pour-tant, je me demande si l'amour n'est pas autre chose, s'il peut cesser d'être un monologue, et s'il n'y a pas une réponse, quelquefois. J'imagine cela, vois-tu : le soleil brille, les têtes se courbent doucement, le cœur quitte sa fierté, les bras s'ouvrent. Ah ! Yanek, si l'on pouvait oublier, ne fût-ce qu'une heure, l'atroce misère de ce monde et se laisser aller enfin. Une seule petite heure d'égoïsme, peux-tu penser à cela ?

KALIAYEV

Oui, Dora, cela s'appelle la tendresse.

DORA

Tu devines tout, mon chéri, cela s'appelle la tendresse. Mais la connais-tu vraiment ? Est-ce que tu aimes la justice avec la tendresse ?

Kaliayev se tait.

Est-ce que tu aimes notre peuple avec cet abandon et cette douceur, ou, au contraire, avec la flamme de la vengeance et de la révolte ? (*Kaliayev se tait toujours.*) Tu vois. (*Elle va vers lui, et d'un ton très faible.*) Et moi, m'aimes-tu avec tendresse ?

Kaliayev la regarde.

KALIAYEV, *après un silence.*

Personne ne t'aimera jamais comme je t'aime.

DORA

Je sais. Mais ne vaut-il pas mieux aimer comme tout le monde ?

KALIAYEV

Je ne suis pas n'importe qui. Je t'aime comme je suis.

DORA

Tu m'aimes plus que la justice, plus que l'Organisation ?

KALIAYEV

Je ne vous sépare pas, toi, l'Organisation et la justice.

DORA

Oui, mais réponds-moi, je t'en supplie, réponds-moi. M'aimes-tu dans la solitude, avec tendresse, avec égoïsme ? M'aimerais-tu si j'étais injuste ?

KALIAYEV

Si tu étais injuste, et que je puisse t'aimer, ce n'est pas toi que j'aimerais.

DORA

Tu ne réponds pas. Dis-moi seulement, m'aimerais-tu si je n'étais pas dans l'Organisation ?

KALIAYEV

Où serais-tu donc ?

DORA

Je me souviens du temps où j'étudiais. Je riais. J'étais belle alors. Je passais des heures à me promener et à rêver. M'aimerais-tu légère et insouciant ?

KALIAYEV, *il hésite et très bas.*

Je meurs d'envie de te dire oui.

DORA, *dans un cri.*

Alors, dis oui, mon chéri, si tu le penses et si cela est vrai. Oui, en face de la justice, devant la misère et le peuple enchaîné. Oui, oui, je t'en supplie, malgré l'agonie des enfants, malgré ceux qu'on pend et ceux qu'on fouette à mort...

KALIAYEV

Tais-toi, Dora.

DORA

Non, il faut bien une fois au moins laisser parler son cœur. J'attends que tu m'appelles, moi, Dora, que tu m'appelles par-dessus ce monde empoisonné d'injustice...

KALIAYEV, *brutalement.*

Tais-toi. Mon cœur ne me parle que de toi. Mais tout à l'heure, je ne devrai pas trembler.

Séquence n°5 Monstres au théâtre
lecture analytique n°4

Horace, Acte IV scène 5
Corneille, 1640

Pour éviter une guerre entre Rome et Albe, villes cousines mais ennemies, les champions des deux villes (Les Horace pour Rome et les Curiace pour Albe) se sont affrontés dans un combat à mort. Or, ces deux familles étaient liées par le mariage de Sabine (sœur Curiace) et l'aîné des Horace, et Camille (sœur des Horace) s'apprêtait à épouser à son tour le fils aîné des Curiaces. Son frère a donc assassiné son fiancé. Cette scène présente leur confrontation au retour d'Horace.

<p>SCÈNE V. Horace, Camille, Procule. Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.</p> <p>HORACE Ma soeur, voici le bras qui venge nos deux frères, Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires, Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux états ; Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.</p> <p>CAMILLE Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.</p> <p>HORACE Rome n'en veut point voir après de tels exploits, Et nos deux frères morts dans le malheur des armes</p> <p>Sont trop payés de sang pour exiger des larmes : Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.</p> <p>CAMILLE Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épanché, Je cesserai pour eux de paraître affligée, Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ; Mais qui me vengera de celle d'un amant, Pour me faire oublier sa perte en un moment ?</p> <p>HORACE Que dis-tu, malheureuse ?</p> <p>CAMILLE ô mon cher Curiace !</p> <p>HORACE Ô d'une indigne soeur insupportable audace ! D'un ennemi public dont je reviens vainqueur Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton coeur ! Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire ! Ta bouche la demande, et ton coeur la respire ! Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs, Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs ; Tes flammes désormais doivent être étouffées ; Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées : Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.</p> <p>CAMILLE Donne-moi donc, barbare, un coeur comme le tien ; Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme, Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme : Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ; Je l'adorais vivant, et je le pleure mort. Ne cherche plus ta soeur où tu l'avais laissée ;</p>	<p>Tu ne revois en moi qu'une amante offensée, Qui comme une furie attachée à tes pas, Te veut incessamment reprocher son trépas. Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes, Qui veux que dans sa mort je trouve encore des charmes, Et que jusques au ciel élevant tes exploits, Moi-même je le tue une seconde fois ! Puissent tant de malheurs accompagner ta vie, Que tu tombes au point de me porter envie ; Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté Cette gloire si chère à ta brutalité !</p> <p>HORACE Ô ciel ! Qui vit jamais une pareille rage ! Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage, Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ? Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur, Et préfère du moins au souvenir d'un homme Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.</p> <p>CAMILLE Rome, l'unique objet de mon ressentiment ! Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant ! Rome qui t'a vu naître, et que ton coeur adore ! Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore ! Puissent tous ses voisins ensemble conjurés Saper ses fondements encore mal assurés ! Et si ce n'est assez de toute l'Italie, Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ; Que cent peuples unis des bouts de l'univers Passent pour la détruire et les monts et les mers ! Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles, Et de ses propres mains déchire ses entrailles ! Que le courroux du ciel allumé par mes vœux Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux ! Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre, Voir le dernier Romain à son dernier soupir, Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !</p> <p>HORACE, <i>mettant l'épée, à la main, et poursuivant sa soeur qui s'enfuit.</i> C'est trop, ma patience à la raison fait place ; Va dedans les enfers joindre ton Curiace</p> <p><i>Camille, blessée derrière le théâtre.</i> Ah ! Traître !</p> <p>Horace Ainsi reçoive un châtement soudain Quiconque ose pleurer un ennemi romain !</p>
---	---

Ubu Roi , acte III, scène 2

Dans la première partie de la scène, Père Ubu a décidé de faire main basse sur les biens des nobles. Après les leur avoir confisqués, il les condamne à mort, en les faisant passer « à la trappe ».

La grande salle du palais.

PERE UBU, MERE UBU, OFFICIERS ET SOLDATS ; GIRON, PILE, COTICE, NOBLES ENCHAINES, FINANCIERS, MAGISTRATS, GREFFIERS.

(...)

MERE UBU : Tu es trop féroce, Père Ubu.

PERE UBU : Eh ! je m'enrichis. Je vais faire lire MA liste de MES biens. Greffier, lisez MA liste de MES biens.

LE GREFFIER : Comté de Sandomir.

PERE UBU : Commence par les principautés, stupide bougre !

LE GREFFIER : Principauté de Podolie, grand-duché de Posen, duché de Courlande, comté de Sandomir, comté de Vitepsk, palatinat de Polock, margraviat de Thorn.

PERE UBU : Et puis après ?

LE GREFFIER : C'est tout.

PERE UBU : Comment, c'est tout ! Oh bien alors, en avant les Nobles, et comme je ne finirai pas de m'enrichir, je vais faire exécuter tous les Nobles, et ainsi j'aurai tous les biens vacants. Allez, passez les Nobles dans la trappe. *On empile les Nobles dans la trappe.* Dépêchez-vous plus vite, je veux faire des lois maintenant.

PLUSIEURS : On va voir ça.

PERE UBU : Je vais d'abord réformer la justice, après quoi nous procéderons aux finances.

PLUSIEURS MAGISTRATS : Nous nous opposons à tout changement.

PERE UBU : Merdre. D'abord les magistrats ne seront plus payés.

MAGISTRATS : Et de quoi vivrons-nous ? Nous sommes pauvres.

PERE UBU : Vous aurez les amendes que vous prononcerez et les biens des condamnés à mort.

UN MAGISTRAT : Horreur.

DEUXIEME : Infamie.

TROISIEME : Scandale.

QUATRIEME : Indignité.

TOUS : Nous nous refusons à juger dans des conditions pareilles.

PERE UBU : A la trappe les magistrats ! *Ils se débattent en vain.*

MERE UBU : Eh ! que fais-tu, Père Ubu ? Qui rendra maintenant la justice ?

PERE UBU : Tiens ! moi. Tu verras comme ça marchera bien.

MERE UBU : Oui, ce sera du propre.

PERE UBU : Allons, tais-toi, bouffresque. Nous allons maintenant, messieurs, procéder aux finances.

FINANCIERS : Il n'y a rien à changer.

PERE UBU : Comment, je veux tout changer, moi. D'abord je veux garder pour moi la moitié des impôts.

FINANCIERS : Pas gêné.

PERE UBU : Messieurs, nous établirons un impôt de dix pour cent sur la propriété, un autre sur le commerce et l'industrie, et un troisième sur les mariages et un quatrième sur les décès, de quinze francs chacun.

PREMIER FINANCIER : Mais c'est idiot, Père Ubu.

DEUXIEME FINANCIER : C'est absurde.

TROISIEME FINANCIER : Ca n'a ni queue ni tête.

PERE UBU : Vous vous fichez de moi ! Dans la trappe, les financiers ! *On enfourne les financiers.*

MERE UBU : Mais enfin, Père Ubu, quel roi tu fais, tu massacres tout le monde.

PERE UBU : Eh merdre !

MERE UBU : Plus de justice, plus de finances.

PERE UBU : Ne crains rien, ma douce enfant, j'irai moi-même de village en village recueillir les impôts.

Quelques exemples de monstres au théâtre



Mise en scène de JP Crinon 2012
Compagnie Déménageurs
associés
Massacre de nobles

Les Justes
Mise en scène de Guy-Pierre
Couleau, 2008



Lucrèce Borgia
Mise en scène de Denis Podalydès,
2018

Descendre du cheval pour aller cueillir des fleurs
Création de la Compagnie sans la nommer
2018



